

« Historiquement, le football est marqué par l’empreinte masculine »

Les chercheurs Stéphane Héas et Manon Eluère estiment, dans une tribune au « Monde », que le ballon rond reste un sport androcentré qui est encore loin de se réformer.

LE MONDE | 19.06.2018 à 12h00 • Mis à jour le 19.06.2018 à 15h28 | Par Stéphane Héas (Sociologue à l’université de Rennes 2) et Manon Eluère (Doctorante à l’Ecole normale supérieure de Rennes)



Les Lyonnaises lors de la finale de la Champions League le 24 mai. GLEB GARANICH / REUTERS

Tribune. Le développement du football féminin est « progressif » en France depuis plusieurs années maintenant. Les effectifs restent faibles en pourcentage du total des pratiquants et licenciés (7 % en juin 2017), mais le nombre de sections, voire de clubs féminins, augmente sur notre territoire. Les résultats de l’équipe A participent de cet engouement avec ses figures célèbres telle Louisa Necib présentée comme la « *Zidane au féminin* ».

EN FRANCE,
LE PLUS
SOUVENT,
CE SONT
DES HOMMES QUI
ENTRAÎNENT
DES JOEUSES,
VOIRE
DES HOMMES QUI
LES REGARDENT
JOUER

Son développement, long et erratique, a pu et peut toujours **contrebalancer** l’image négative du football masculin à la suite des affaires de hooliganisme, mais aussi de matchs truqués en raison d’arrangements et/ou de paris sportifs. Face à ces formes de violence et de tricherie, la participation des femmes sur le terrain et dans les gradins est censée **adoucir** les pratiquants, les supporters, **freiner** leur élan enthousiaste et, parfois, violent. Bref, **réduire** les déviances constatées. Il permet plus prosaïquement à la fédération de **féminiser** ses licenciés, à grand renfort de soutien financier ministériel.

Historiquement, le football est marqué par l’empreinte masculine. Concrètement, en France, le plus souvent, ce sont des hommes qui entraînent des joueuses, voire qui les regardent **jouer**. Les jeunes filles pratiquent donc largement dans un milieu androcentré. Si un frémissement vers une féminisation de la pratique du football est noté, faible est pour autant l’évolution des formations fédérales et des mentalités prenant en compte la réalité du football féminin.

Incompréhensions

Ainsi, les comportements de joueurs, entraîneurs, dirigeants, lors des exercices proposés, lors des rencontres ou des temps périphériques aux entraînements et compétitions, interpellent, a minima. Des joueuses rapportent lors des entretiens d’accompagnement au sein des pôles Espoir une inadéquation entre leurs recherches de performances sportives et les comportements et/ou les discours de certains entraîneurs.

Historiquement, le football est marqué par l’empreinte masculine. Concrètement, en France, le plus souvent, ce sont des hommes qui entraînent des joueuses, voire qui les regardent *jouer*. Les jeunes filles pratiquent donc largement dans un milieu androcentré. Si un frémissement vers une féminisation de la pratique du football est noté, faible est pour autant l’évolution des formations fédérales et des mentalités prenant en compte la réalité du football féminin.

Incompréhensions

Ainsi, les comportements de joueurs, entraîneurs, dirigeants, lors des exercices proposés, lors des rencontres ou des temps périphériques aux entraînements et compétitions, interpellent, a minima. Des joueuses rapportent lors des entretiens d’accompagnement au sein des pôles Espoir une inadéquation entre leurs recherches de performances sportives et les comportements et/ou les discours de certains entraîneurs.

CERTAINES JOUEUSES DISSIMULENT À LEURS PROCHES (AMIS, VOIRE AUX MEMBRES DE LA FAMILLE) LEUR PRATIQUE FOOTBALLISTIQUE	Des enquêtes sociologiques, réalisées depuis le début des années 2000, soulignent les difficultés de la représentation même de la figure de la joueuse de football et, incidemment, les écueils de leur intégration dans ce milieu ; au point qu’il arrive à certaines d’entre elles de <i>dissimuler</i> à leurs proches (amis, voire aux membres de la famille) leur pratique footballistique. Les films <i>Joue-la comme Beckham</i> (2002) et plus récemment <i>Comme des garçons</i> (2018) ont romantisé ce comportement conservateur courant.
	Une enquête, menée en 2017 par questionnaire internet, relève les faibles échanges, voire les réelles incompréhensions, entre joueuses et entraîneur : 54 % d’entre elles ne parlent pas librement avec leur coach. Le management des émotions par l’entraîneur apparaît polarisé : la colère, par exemple, est « mal gérée » selon 30 % des joueuses alors qu’un pourcentage équivalent l’estime « bien gérée ».

Hiatus communicationnels

Les commentaires confinant ces sportives à leur apparence physique – et soulignant l’intérêt qu’elles ont à *rester* belles dans l’effort – sont légion. Des observations directes relèvent les hiatus communicationnels entre entraîneur et joueuses, parfois des « perles » symboliques soulignant l’exclusion :

– Septembre 2017 : il est prévu de se *retrouver* au restaurant le soir avant de *sortir* en équipe. Dans la voiture Fanny dit qu’elle « *est habillée en pute* ». Une joueuse lui demande pourquoi elle dit ça et elle répond « *bah oui, je suis habillée en pute, en fille quoi* ».

– Lors d’un exercice, une joueuse continue à jouer bien qu’étant hors-jeu, l’entraîneur des gardiens (absent d’habitude à l’entraînement) répète trois fois de suite : « *Tu es hors-jeu, ma grande* ». Le ton condescendant employé vexe la joueuse qui en parlera ensuite, hors terrain.

– Au tout début d’un entraînement, le coach fait un long speech sur l’importance de l’engagement, du travail, de la rigueur pendant les entraînements, puis conclut par une remarque qui décrédibilise son discours : « *Il faut souffrir pour être belle !* » En fin d’entraînement lors de la séance de gainage, il lance : « *Vous me remercirez l’été prochain.* »

– Régulièrement au cours de la saison le coach rappelle aux joueuses de ne pas *dire* de gros mots à l’entraînement et en match, à la fois car elles sont censées être des modèles pour les plus jeunes du club, mais aussi, et il insiste sur ce point, parce que « *ce n’est pas joli pour des filles !* ».

« Sale temps pour les grosses ! »

Ces quelques données d’enquêtes rappellent qu’aujourd’hui encore la relégation des joueuses intervient dans le milieu du football, peu enclin à se *réformer*. Malgré parfois de fortes incitations à se *contrôler*, les jurons pleuvent sur les terrains : « *La salope* », « *Putain de mes couilles* », « *Nique sa mère* »... Ces insultes et provocations sont mises en œuvre aussi par des joueuses en match ou en prévision d’un match : « *Sale temps pour les grosses !* »

LA JOUEUSE AGIT
ET S'EXPRIME
CONFORMÉMENT
AU MILIEU
FOOTBALLISTIQUE,
QUITTE
À DÉGRADER
L'ADVERSAIRE –
ET SOI-MÊME – AU
PASSAGE

Le ton de la blague offre une expression à ces situations : « *Je me suis laissée pousser les ongles pour pouvoir lui faire mal au match retour.* »

Ainsi, pour faciliter leur intégration, les joueuses jouent au/le jeu, machiste et violent, tel qu'il existe. Ce phénomène est observé auprès d'autres minorités comme moyen de lutter contre l'exclusion (raciste, homophobe...) des équipes sportives. La joueuse agit et s'exprime conformément au milieu footballistique, quitte à dégrader l'adversaire – et soi-même – au passage.

Ces quelques éléments ne visent pas à charger le milieu footballistique, ils rappellent que l'inclusion des sportives est un processus récent et toujours délicat. Les joueuses elles-mêmes, à travers les normes footballistiques incorporées, participent à leur manière à la (lente) féminisation du football en France.